

TEXTE 5 Devoir hebdomadaire. Voir le questionnaire à la fin de ce texte. À remettre la semaine suivante. N'oubliez pas d'apporter en classe ce texte.

Le scepticisme de Sextus

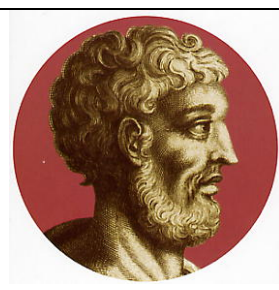
«Toute la philosophie conduit à remarquer l'aveuglement et la faiblesse de l'homme.»

David HUME (1711-1776)

1. Petite histoire du scepticisme ancien, aussi appelé «pyrrhonisme»

Il n'est pas aisé de tracer l'histoire du scepticisme car l'attitude sceptique a probablement existé de tout temps. En tout cas, le scepticisme au sens philosophique du

terme remonte à un philosophe grec de la cité d'Élis, Pyrrhon, né vers 365 avant notre ère et mort vers 275. C'est pourquoi le scepticisme ancien est souvent désigné par le vocable de «pyrrhonisme». Tout comme Socrate, Pyrrhon n'a rien écrit. Nous ne savons pas grand-chose de sa vie. D'après une source ancienne, Pyrrhon professait qu'il fallait ne croire en rien. On prétend qu'il poussait très loin cette idée : il se promenait à l'extrême bord des falaises ou devant des chiens enragés sans être troublé. Il s'est tout de même bien sorti de ses extravagances puisqu'il aurait vécu jusqu'à un âge avancé, quatre-vingt-dix ans...



La vie de Sextus Empiricus reste inconnue. Nous savons qu'il était Grec, qu'il fut médecin et qu'il fit école à Alexandrie ou à Rome. Il vécut dans la seconde moitié du III^e siècle de notre ère. Il reprit les idées défendues par les «sceptiques», un groupe de philosophes disciples d'un certain *Pyrrhon d'Élis* (vers 360-270), un contemporain d'Aristote. Entre Sextus, un des derniers sceptiques de l'Antiquité, et Pyrrhon, six siècles se sont écoulés. Sextus semble avoir subi l'influence d'un des plus grands sceptiques: Énésidème, dont nous ne connaissons également peu de choses.

Les *Esquisses pyrrhoniennes* et *Contre les professeurs*, sont les seuls ouvrages sceptiques qui nous soient parvenus de Sextus, ceux d'Énésidème s'étant perdus. Sextus reconnaît que les dix modes de la suspension du jugement sont d'Énésidème, son célèbre prédécesseur.

Comme l'indique l'étymologie du mot grec «*skeptikos*», le sceptique est d'abord un chercheur de vérité. *Skeptōmai* signifie, en grec ancien, «j'examine», «j'observe» et non «douter», dont le sens s'est imposé par la suite.

Les méchantes langues disent qu'à trop examiner, les sceptiques sont venus à douter de tout. Leurs adversaires leur reprochent leur paresse intellectuelle, car il est facile de répondre par rapport à toute question qui se pose, «peut-être», «possiblement», etc., ce qui devient une manie stérile. À l'origine, du moins si on en croit Sextus, le sceptique est toujours prêt à évaluer les arguments pour ou contre sur un sujet donné.

Souvent, des arguments de force égale s'offrent au jugement. Dès lors, il convient de suspendre le jugement. Cela fait, le sceptique atteint la tranquillité d'esprit – l'*ataraxie* -- par une voie inattendue.

Ce que nous savons de Pyrrhon nous vient en bonne partie des écrits d'un médecin et philosophe grec du nom latinisant de Sextus Empiricus qui serait né au III^e siècle de notre ère. Six siècles séparent donc Pyrrhon de Sextus ! Nous en savons encore moins sur la vie de Sextus. Nous ignorons la date et le lieu de sa naissance, pas plus que nous connaissons la date et le lieu de sa mort. Cependant, nous possédons quelques ouvrages attribués à Sextus, dont un grand traité sur le pyrrhonisme, les fameuses *Esquisses pyrrhoniennes*. Sextus y expose la

philosophie sceptique qu'il fait remonter directement à Pyrrhon.

L'ouvrage de Sextus, traduit en latin par le français Henri Estienne et publié en 1562, connut un grand succès. Il allait exercer une influence considérable sur les penseurs humanistes de la Renaissance, dont le philosophe et écrivain français Michel de Montaigne (1553-1592). C'est d'ailleurs à Sextus que Montaigne emprunta sa célèbre devise «*Que sais-je ?*», car la formule sceptique *je ne sais rien* était sans doute trop affirmative. L'auteur des *Essais* voulait ainsi signifier que la connaissance humaine paraît fragile, précaire, incertaine. Avec Montaigne, la Renaissance humaniste allait réveiller le scepticisme ancien après plus de mille ans de sommeil. Le courant intellectuel qui domine alors l'Europe est la théologie catholique. Avec l'effondrement de la théologie médiévale et la naissance de l'humanisme, le scepticisme ancien reprit du service. À la suite des découvertes scientifiques de Nicolas Copernic (1473-1543), de Galileo Galilei dit Galilée (1564-1642) et de Isaac Newton (1642-1727), aux XVI^e et XVII^e siècles, le scepticisme devint une philosophie à la mode. Voltaire et Diderot emploieront l'expression *sceptique* pour désigner l'*incroyant*. Depuis lors, le scepticisme est resté avec nous.¹

L'ouvrage de Sextus est le seul exposé complet que nous possédions du scepticisme ancien. Les experts doutent toutefois que l'ouvrage de Sextus – écrit, faut-il le rappeler, plus de six cent ans après la mort de Pyrrhon - reflète fidèlement les idées du fondateur du mouvement. L'ouvrage de Sextus représente sans doute la dernière phase du scepticisme qui fut ponctué par diverses transformations importantes, dont celle marquée par Énésidème de Cnossos. Au cours de sa longue histoire, le scepticisme a pris diverses formes, dont certaines ne sont pas aisées à décrire. Puisque Sextus se déclare le disciple de Pyrrhon, et puisque son ouvrage est le seul document complet que nous possédions sur le scepticisme ancien, nous suivrons la présentation par Sextus du «pyrrhonisme».

2. Scepticisme courant versus scepticisme philosophique

Il convient avant tout de distinguer le scepticisme *courant* ou *ordinaire* du scepticisme *philosophique*.

Ordinairement, en effet, nous disons d'une personne qu'elle est *sceptique* vis-à-vis de certains sujets ou de certaines questions : par exemple, les extra-terrestres existent-ils ?

l'astrologie est-elle une science ? les États-Unis vont-ils gagner la guerre contre le terrorisme ? Dieu existe ? les efforts consentis pour lutter contre les changements climatiques sont-ils suffisants ?, etc. Dans chaque cas, la personne «sceptique» *ne croit pas* que ce qui est évoqué soit vrai, véridique ou probable. Elle a plutôt tendance à croire le contraire de ce qui est avancé. Un sceptique, au *sens courant* du terme, c'est donc quelqu'un *qui ne croit pas à quelque chose* parce qu'il a de bonnes raisons de croire le contraire. Le sceptique est donc quelqu'un qui *croit à quelque chose*, mais pas à ce qu'on lui dit. De plus, le sceptique au sens courant est souvent quelqu'un de critique loin d'être crédule. Au fond, le sceptique est quelqu'un qui a une opinion bien arrêtée et qui n'adhère pas à ce que d'autres croient d'une manière qu'il juge trop candide.

Examinons maintenant le scepticisme au sens *philosophique*.

Si le sceptique au sens courant du terme, croit en quelque chose (le contraire souvent de ce que les autres croient), le philosophe sceptique s'efforce *de ne croire en rien*. Même s'il a des raisons de croire que ce que les autres croient n'est pas fondé, il ne croit pas non plus au point de vue contraire. Ainsi, le philosophe sceptique est celui qui refuse de croire à une certaine chose (par exemple, que le miel est sucré ou que la guerre en Irak est juste), *mais qui n'admet pas pour autant le contraire* (par exemple, que le miel n'est pas sucré ou que la guerre en Irak est injuste). En d'autres termes, le scepticisme au sens *philosophique* affirme, sur la base de raisons, *ne pas avoir d'opinion pour ou contre un sujet donné*. Il ne se prononce pas sur la vérité ou la fausseté des opinions en litige. Il retient, pour ainsi dire, son jugement : c'est la «suspension du jugement». En grec, cela se dit “*epochè*” (ἐποχή)². En pratiquant systématiquement cette attitude, le philosophe sceptique cherche à n'entretenir aucune croyance ; n'ayant pas de croyance, il parvient à la *tranquillité de l'esprit*, ce qui constitue, selon lui, le *bonheur* (grec = *eudèmonia*). En grec, la tranquillité de l'esprit se dit *ataraxia / ataraxie* (littéralement : *sans trouble*). Pour le scepticisme philosophique, *le sens* de toutes choses réside dans l'ataraxie : la tranquillité de l'esprit.

Il serait faux de croire que le philosophe sceptique ou pyrrhonien ne pratique que le *doute*. La philosophie moderne a cependant tout fait pour confiner le scepticisme au doute. Le philosophe René Descartes a joué sur ce point un rôle décisif. En effet, Descartes s'efforce au

¹ Pour plus de détails sur les développements du scepticisme à l'époque moderne, on consultera avec grand intérêt le grand spécialiste américain du scepticisme, Richard Henry Popkin, en particulier son *Histoire du scepticisme d'Érasme à Spinoza*.

² *Epochè* signifie en grec *arrêt, interruption*. D'où le mot français qui en dérive, *époque*, point fixe du temps.

départ de tout mettre en doute ; puis, il met ensuite tout en œuvre pour réfuter le scepticisme.³ Depuis lors, qui dit doute dit scepticisme. À l'origine, toutefois, le doute représentait une attitude parmi d'autres manifestant l'esprit d'enquête et d'examen. Jugeant la vérité trop importante pour accepter béatement un seul argument en faveur (ou en défaveur), le pyrrhonien, disciple de Pyrrhon, se lançait à la découverte d'arguments contraires. Actif et dynamique, le sceptique n'est plus aujourd'hui que l'ombre de lui-même, rongé par le vilain doute qui le paralyse.

À l'origine, le mot grec «skeptikos» signifie d'abord et avant tout «examen», «investigation», et pas du tout *doute*. « Ainsi, écrit Sextus, la voie sceptique est appelée aussi «chercheuse» (*zètètiqè*) du fait de son activité concernant la recherche (*zètein*) et l'examen (*sképtesthai*) [des arguments]. »⁴ C'est la raison pour laquelle Sextus Empiricus définit le scepticisme comme *la voie de la recherche ou qui poursuit la recherche* jusqu'au moment où les arguments qui s'affrontent seront de force égale. C'est à ce moment que, sur le sujet en question, le philosophe sceptique suspend son jugement et trouve la paix de l'esprit.

3. Le scepticisme de Sextus

Sextus présente le scepticisme philosophique dans les *Esquisses pyrrhoniennes*. Dans un passage de son ouvrage, il résume l'essentiel des idées importantes concernant le scepticisme (voir l'encadré page suivante).

Le philosophe sceptique suspend donc son jugement afin de trouver la paix. Il ne pratique pas la suspension du jugement sans raison ou de manière arbitraire. Comme le dit Sextus, le philosophe sceptique possède *l'habileté d'opposer à un argument sur un sujet donné un argument contraire de force égale*. Les deux arguments ayant une force égale, il se trouve dès lors contraint à ne pas se prononcer et, donc, à suspendre son jugement.

³ Voir René Descartes, *Méditations de métaphysiques* (1641), les première et la deuxième méditations en particulier.

⁴ Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, Paris, Éditions du Seuil, collection Points-Essais #352, 1997, p. 55.

«Le *scepticisme* est l'habileté consistant, sur un sujet donné, à mettre en opposition les apparences des choses de toutes les façons possibles. En raison de la force égale qu'il y a dans les arguments opposés, nous sommes dans l'impossibilité de juger, si bien que nous parvenons d'abord à la suspension du jugement, et après, à la tranquillité et à la sérénité. Parce qu'il aime les hommes, le sceptique veut les guérir, à l'aide d'arguments à force égale, de la témérité dogmatique qui veut que nous connaîtrions les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes. Nous ne nions pas l'existence d'une réalité qui nous entoure et qui nous affecte de diverses manières. Mais nous ne nions ni n'affirmons rien quant à la qualité propre de ces choses qui nous affectent. Nous ne nions pas les impressions que les choses font sur nous. Nous reconnaissons que nous avons diverses sensations corporelles ; en particulier nous avons faim, soif, froid ou chaud, etc. Nous avons des pensées et des rêves. Nous suivons aussi les lois, les règles, les coutumes de la société. Nous suivons tout cela sans toutefois avoir d'opinion quant à leur « vérité » ou leur « fausseté ».

Le but que nous visons tous par toutes nos pensées et toutes nos actions, c'est le bonheur, et ce bonheur consiste à atteindre la sérénité en matière d'opinion et la modération quant aux choses qui nous affectent. Celui qui croit en effet qu'une chose est bonne en elle-même désire la posséder. Puisque la chose lui manque et puisqu'il croit qu'elle est bonne pour lui, il se lance alors à sa poursuite. S'il parvient à la posséder, le voilà jeté dans la crainte de la perdre et il fait tout pour ne pas la perdre ; et s'il la perd, le voilà plongé dans la douleur. S'il croit au contraire que la chose est mauvaise, il fera tout pour la fuir et s'il ne parvient pas à la fuir, son malheur atteint son comble. Or, celui ou celle qui ne se prononce ni sur ce qui est bon en lui-même ni sur ce qui est mal en lui-même ne fuit rien et ne se dépense pas à le rechercher. Aussi connaît-il la sérénité. Évidemment, nous ne disons pas que le sceptique est exempt de troubles et d'inquiétudes. Mais il n'ajoute pas à la sensation de douleur l'opinion suivant laquelle la chose qui l'attriste ou l'afflige est réellement douloureuse et mauvaise. Ce faisant, il souffre moins et se délivre de la souffrance. C'est pourquoi, disons-nous, le sceptique vise la sérénité en matière d'opinion et la modération dans les choses qui l'affectent.»

Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, Livre 1. (Texte adapté par Jean Laberge.)

Voici comment la réflexion sceptique conduit à la suspension du jugement.

- (1) Quelqu'un (appelons-le «A») affirme que telle et telle chose est vraie (par exemple, que le miel est sucré ou que la guerre en Irak est une bonne chose). Un autre («B», disons) prétend au contraire que cela est faux.
- (2) Après avoir procédé à l'analyse des arguments pour et contre sur le sujet débattu, le philosophe sceptique montre que les arguments supportant la thèse de A et ceux supportant la thèse de B sont de force égale.
- (3) A et B sont alors dans l'impossibilité d'établir qui a raison ou qui a tort.
- (4) A et B sont alors contraints de suspendre leur jugement (*époché*) quant à la vérité concernant le sujet débattu.
- (5) De ce fait, ils trouvent la paix de l'esprit (*ataraxie*).

4. Scepticisme, empirisme et rationalisme

Évidemment, comme il existe mille et un sujets litigieux et controversés, le philosophe sceptique ne peut s'arrêter à tous. Puisqu'il vise le bonheur, c'est-à-dire la tranquillité de l'esprit, il ne se laissera pas troubler par la masse des interrogations qui assaillent son esprit. Il va donc s'attaquer en toute priorité aux doctrines philosophiques qualifiées de « dogmatiques », c'est-à-dire celles qui prétendent *connaître ce que sont les choses en elles-mêmes*. Le sceptique prend donc pour cible privilégiée les doctrines *rationalistes et empiristes*.

L'empirisme, on le rappelle, prétend connaître la nature réelle des choses grâce à l'information que les sens nous communiquent. Je *sais* par exemple *en toute certitude* que le miel est sucré, que ce parfum est capiteux, que la neige est blanche, etc., car le goût, l'odorat et la vue me le prouvent. Parfois, il est vrai, les sens nous trompent, mais pas toujours. C'est du moins ce que répond le philosophe empiriste aux attaques du sceptique.

Face à l'empirisme, le sceptique fait valoir par exemple la diversité des êtres vivants. Réalisons en effet que les êtres humains ne sont pas les seuls êtres vivants sur terre, et qu'ils ne disposent pas d'un point de vue privilégié sur la vérité. Les animaux possèdent eux aussi des organes sensoriels qui diffèrent – il importe de le souligner - d'une espèce à l'autre. Étant si différents de nous, les humains, à cet égard, les animaux doivent recevoir des mêmes objets des sensations différentes des nôtres. La neige est-elle blanche pour le phoque ? Ce parfum est-il capiteux pour la fourmi ? Le miel est-il sucré pour l'abeille ? Nous avons de bonnes

raisons de répondre «Peut-être pas» dans chaque cas, étant donné la différence dans les organes sensoriels pour chaque espèce animale. Pourquoi alors déclarer péremptoirement que seules les perceptions humaines représentent fidèlement la réalité ? Que le miel est réellement sucré, que ce parfum est effectivement capiteux, que la neige est bel et bien blanche, etc. ? Ce serait trancher la question de manière arbitraire en faisant preuve d'une attitude partielle et anthropocentriste.

Laissons là les animaux et considérons la diversité humaine. Malgré notre appartenance à la même espèce animale, nous différons considérablement les uns des autres. Songeons seulement aux différences existant entre l'homme et la femme. La variation hormonale et génétique explique bon nombre d'écarts entre nous aux plans du métabolisme, du système digestif, etc. Ces dissemblances sont surtout marquées au plan de la pensée, de la conscience et de la morale. Rappelons, à titre d'exemple, que le plaisir et la douleur varient d'une personne à l'autre. Enfin, signalons les désaccords importants d'opinions entre les hommes et, tout particulièrement, entre philosophes. Ces dissimilitudes notoires entre les hommes conduisent à la conclusion qu'il est impossible de connaître les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes.

La longue tradition sceptique grecque a mis au point une série d'arguments, un "prêt-à-penser" argumentatif pour ainsi dire, visant tous la même conclusion : *on ne peut jamais connaître ce que sont les choses en elles-mêmes*. On les appelle les «Dix Modes», et Sextus les expose dans le premier livre des *Esquisses pyrrhoniennes* (chapitre 14). Ces Modes visent à la suspension du jugement et donc à la tranquillité de l'esprit (l'ataxarie).

Le schéma général des Dix Modes est le suivant :

- | |
|--|
| <p>(1) Une même chose x apparaît d'une certaine manière à A, d'une autre à B ;</p> <p>(2) Les deux apparences d'après A et d'après B ne peuvent être vraies en même temps de la même chose.</p> <p>.....</p> <p>Conclusion : On ne peut pas affirmer que la chose x est telle que la perçoit A ou telle que la perçoit B.</p> |
|--|

Le gazon, par exemple, nous apparaît généralement vert mais, pour un ruminant comme la vache, il peut paraître autrement. Or, il n'est pas vrai que le gazon soit vert pour nous et en même temps d'une autre couleur pour les ruminants. Donc, nous ne pouvons pas dire que le gazon est vert ou d'une autre couleur.

Prenons un exemple d'actualité plus controversé. Pour certains, le mariage entre conjoints de même sexe est contre-nature⁵; pour d'autres, ce genre d'union est parfaitement naturel. Or, le «mariage gai» ne peut être à la fois contre-nature et naturel. Par conséquent, on ne peut pas dire que le mariage gai soit contre-nature ou naturel. En somme, nous ne sommes pas en mesure d'affirmer que le mariage entre conjoints de même sexe est bien ou mal.

Terminons par l'examen d'une objection du scepticisme contre le rationalisme. Platon, un grand rationaliste, prétend posséder la vérité grâce à l'exercice de la raison. (voir le Texte 4). On ne trouve pas comme tel dans l'ouvrage de Sextus d'objections visant nommément le rationalisme de Platon. Mais dans la mesure où, comme on l'a vu, pour Platon, la raison est l'outil par excellence de la connaissance, Sextus s'en prend aux privilèges que le rationaliste accorde à la raison. Le «Huitième Mode» des arguments en faveur du scepticisme établit que tout est relatif, dont la *raison* elle-même. Voici le texte de Sextus.⁶

« Le huitième argument concerne la relativité. Nous sommes conduit à conclure que, puisque tout est relatif, il faut suspendre notre jugement sur ce que sont les choses dans l'absolu et en elles-mêmes. Mais il faut dire qu'ici, comme ailleurs, nous utilisons par abus de langage le verbe « être » au lieu des termes de « impression » ou de l'expression « il semble que... » en ce que nous voulons dire, c'est que «toute impression sensible est relative». Cela doit être compris en deux sens: premièrement, l'impression est relative au sujet qui juge — car l'objet extérieur, c'est-à-dire ce qui est jugé, est relatif au sujet qui juge —, et deuxièmement, l'impression est relative à ce qui est observé conjointement, comme la droite est relative à la gauche.

Nous l'avons établi précédemment : toute chose est relative à celui qui juge puisque chaque chose est relative à tel animal, à tel humain, à tel organe sensoriel sens, ainsi qu'à telle disposition, — et à ce qui est observé en même temps —chaque chose est relative en apparence à tel mélange, à tel lieu, à telle composition, à telle quantité et à telle position.

Mais il est aussi possible d'arriver à dire que tout est relatif, en procédant ainsi: est-ce que les choses qui diffèrent en soi tirent ou non cette différence de leur relativité à d'autres objets ? Si cette différence n'est pas externe, elle est interne et propre à l'objet même ; si la différence est externe, étant donné que toute différence suppose la relativité (le terme « relatif » désignant en effet l'objet relatif auquel se mesure la différence), alors le relatif est effectivement différent.

Dire que tout n'est pas relatif est un argument de plus en faveur de la relativité de toutes choses, car cet argument même qu'on nous oppose montre que tout est relatif puisqu'il affirme en même temps que c'est à nous que tout est relatif, ce qui exclut l'universalité.

⁵ Du moins, c'est la position de l'Église catholique sur la question.

⁶ Nous suivons ici la traduction de Jean-Paul Dumont (*Les sceptiques grecs. Textes choisis*. Paris, Presses Universitaires de France, 1966, p. 80-84) que nous avons modifiée et adaptée.

Puisque tout est relatif, il est évident, en conclusion, que nous ne serons pas capables de dire ce qu'est chaque objet pris en soi et dans sa pureté, mais seulement ce qu'est l'impression en tant que relative. Il s'ensuit qu'il nous faut suspendre notre jugement sur la nature réelle des objets.»

Dans ce passage, Sextus développe deux arguments contre les pouvoirs de la raison.

- 1) *Tout est relatif, car personne ne peut juger de manière absolue en dehors de conditions qui déterminent son jugement, «par rapport à celui qui juge, puisque chaque chose est relative à tel animal, à un humain, à tel organe sensoriel sens, ainsi qu'à telle disposition, — et à ce qui est observé en même temps — chaque chose est relative à tel mélange, à tel lieu, à telle composition, à telle quantité et à telle position.»*
- 2) *La raison qui prétend être universelle est la nôtre – la raison humaine. Donc, la raison n'est pas absolue mais relative (aux hommes). Cet argument n'est que la généralisation de l'argument précédent.*

Platon, comme tous les rationalistes, a donc tort de croire que la raison est capable de connaître la Réalité Vraie (les fameuses «Idées»).

Il est instructif de relire la fameuse Allégorie de la Caverne de Platon à la lumière du scepticisme de Sextus. Alors que Platon parle de «prisonniers» et d'«ombres», expliquant qu'au-delà se trouve la Vérité et que le bonheur consiste à connaître cette Vérité, pour le scepticisme, il n'y a en fait que des *apparences*, des *impressions*, dont on ne peut affirmer qu'elles sont vraies ni qu'elles sont fausses. Le scepticisme ne dit donc pas que les prisonniers ont raison ou tort de croire ce qu'ils perçoivent sur le mur de la caverne; il dit simplement que nous n'avons aucune bonne raison de croire à la vérité et à la fausseté de nos impressions. Vaut mieux, dès lors, suspendre notre jugement afin de trouver la paix et, donc, le bonheur.

QUESTIONS SUR LE TEXTE 5
Le scepticisme de Sextus

1. Pourquoi le scepticisme ancien était-il appelé «*pyrrhonisme*» ?
2. A) Définissez le scepticisme au sens *courant*.
B) Définissez le scepticisme *philosophique*.
3. Dans l'extrait des *Esquisses pyrrhoniennes* (page 5), identifiez deux thèses défendues par Sextus.
4. Expliquez l'argument sceptique contre l'empirisme.
5. Expliquez l'argument sceptique contre le rationalisme.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- Thomas Bénatouïl, *Le scepticisme. Textes choisis et présentés*, Paris, GF-Flammarion, Corpus, 1997. (Recueil des principaux textes du scepticisme à travers la tradition philosophique occidentale.)
- Victor Brochard, *Les sceptiques grecs*. Le livre de poche, 2002. (Même si la première édition de l'ouvrage date de 1889, c'est encore la meilleure étude du scepticisme ancien disponible en français.)
- Jacques Brunschwig, «La philosophie à l'époque hellénistique : 1. Pyrrhon; 4. Le scepticisme et ses variétés» in *Philosophie grecque*, M. Canto-Sperber, directrice, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 463-473; 563-591. (L'auteur est à l'heure actuelle le plus grand spécialiste francophone non seulement du scepticisme ancien mais de la philosophie hellénistique.)
- Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, Paris, Seuil, collection Points-Essais #352, 1997. (Une édition bilingue grec-français récente du classique de la philosophie sceptique précédée d'une introduction brillante du traducteur Pierre Pellegrin.)
- Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, Paris, Livre de Poche, 1999. Livre IX, Pyrrhon. (Il convient de recevoir avec «scepticisme» ce que relate Diogène Laërce à propos de la vie et de la doctrine du fondateur du scepticisme.)
- Molière, *Le mariage forcé*, scène V (Sganarelle interroge Marphurius, un philosophe sceptique, s'il doit ou non se marier. Hilarant.)
- Henry Popkin, *Histoire du scepticisme d'Érasme à Spinoza*, Paris, Léviathan, 1995. (L'histoire de la philosophie moderne comprise à travers la résurgence du pyrrhonisme principalement en France au XVI^e et XVII^e siècles. L'ouvrage, paru en 1979 dans sa version originale anglaise, relatant une part importante du patrimoine philosophique français, ne fut traduit en français que seize ans plus tard.)
- Laurent-Michel Vacher, «Doutes sur notre connaissance de la réalité extérieure (Un plaidoyer pour la position sceptique)» par, dans *Débats philosophiques*. Une initiation. Montréal, Liber, 2002, p. 15-24. (Texte présentant les principaux arguments du scepticisme moderne mais qui ignore complètement le scepticisme ancien.)